

AGNIESZKA KONOWSKA

## « On a gagné » et « Ils ont perdu » ou la catégorisation du monde par les supporters français

*The aim of this paper is to explain a sociolinguistic phenomenon which consists of the fact that we often hear „we won”/”they lost” (« on a gagné » / « ils ont perdu ») and not “we won”/”we lost” (« on a gagné » / « on a perdu ») as a reaction to football match results. It seems that what language users say, and the way they say it, makes it possible for them to describe themselves and other people as well as to take a stand towards them. Dividing the world into “us” and “them” is based on three types of discursive stereotypy: Lafont’s ethnotype (1978), Brès’s sociotype (1993) and Ernotte and Rosier’s ontotype (2004). The article analyses argotic dysphemisms, corresponding to the three previously mentioned stereotypes, used by French Internet users in their reactions to the lost matches of the French national football team.*

### **0. Introduction**

L’objectif de cet article est double. Il consiste, en premier lieu, à chercher une explication au phénomène socio-linguistique se manifestant par le fait qu’en fonction du résultat d’un match de football, on entend souvent « on a gagné » / « ils ont perdu » et non pas « on a gagné » / « on a perdu ». Il semble que ce que l’on dit - et la façon dont on le dit - n’ait pas pour seul but de rendre compte de sa réaction à une victoire ou à une défaite de l’équipe nationale. D’après nous cela permet aux membres d’une communauté linguistique de se positionner socialement : de définir leurs rapports aux autres, de définir les autres et de se définir par rapport aux autres. Le deuxième but de ce travail sera de vérifier sur quelle base on catégorise le monde, en découpant la réalité pour se différencier de l’Autre et en partageant les gens en deux catégories : « nous » et « eux ».

Nous voudrions présenter ici les conclusions que nous avons tirées de l’analyse de plusieurs échantillons du discours des supporters de football sous forme de posts aux forums ou de commentaires aux articles de la presse sportive en ligne.

### **1. Le dysphémisme et le contexte**

La définition du dysphémisme que nous adoptons pour les besoins de cette analyse, est celle qu'en donne E. Crespo Fernández : « On parlera de dysphémisme si l'acte de parole arrive à gêner ou à offenser le récepteur ou s'il évoque un concept de manière péjorative »<sup>1</sup>. Ce sont la situation, le contexte et le co-texte qui conditionnent la classification d'une unité lexicale ou d'un énoncé comme dysphémique : « Le dysphémisme ou l'offense ne sont jamais des qualités inhérentes au mot, mais à la manière dont il est employé »<sup>2</sup>. Ce « jamais » rend l'avis de Kate Burridge trop catégorique. On pourrait dire que ce n'est pas toujours, mais dans la plupart des cas les mots considérés comme dysphémiques ne le sont qu'en contexte. Inversement, des termes considérés *a priori* comme non axiologiques peuvent être employés dans le discours de façon dysphémique, surtout si la mémoire discursive d'un mot, c'est-à-dire ses emplois antérieurs, favorisent son interprétation péjorative du fait du contexte dans lequel il était employé.

### **2. Classification des dysphémismes : les stéréotypes discursifs**

On sait que les victoires de l'Équipe de France de football (p. ex. en 1998) sont à même d'estomper les clivages sociaux. Par contre, les défaites des Bleus de 2010 et 2012 ont fait apparaître une ligne de fracture très marquée entre *nous*, les supporters, la nation, et *eux*, les joueurs, « traîtres » de la nation. Ce clivage s'est exprimé dans le discours des supporters par différents types de dysphémismes.

L'analyse des dysphémismes employés dans le discours des supporters enragés par la défaite des Bleus révèle l'existence de trois types qui se fondent sur les catégories de stéréotypie discursive, dont deux établies par l'école praxématique de Montpellier, à savoir l'*ethnotype* de Lafont (1978, p. ex. *Écossais, Blanc*) et le *sociotype* de Brès (1993, *fonctionnaire, petit-bourgeois*) et la troisième, l'*ontotype*, catégorie proposée par Ernotte et Rosier en 2004. En effet, il est avéré qu'après les défaites, les supporters créent la catégorie « eux », différente de la catégorie « nous », et que cette catégorisation réduit les

---

<sup>1</sup> « [H]ablaremos de disfemismo si el acto de habla consigue molestar u ofender al receptor o si adopta un tono peyorativo con respecto al concepto que designa » (2007 : 160, c'est nous qui traduisons).

<sup>2</sup> « [D]ysphemism or offensiveness is never an intrinsic quality of the word, but of the way it is used » (K. Burridge, 1996 : 43 *apud* E. Crespo Fernández, *op. cit.*, p. 186, c'est nous qui traduisons).

joueurs à un trait essentiel : social, ethnique ou ontologique (c'est-à-dire, visant des caractéristiques supposées ontologiques de l'individu). Ce sont donc différents stéréotypes qui se réactivent et donnent matière à ces dysphémismes simplificateurs que nous appellerons, respectivement, *ethno-dysphémismes*, *socio-dysphémismes* et *onto-dysphémismes*.

Pour ce qui est des moyens linguistiques employés pour créer ces dysphémismes catégorisants, une classification en deux groupes s'impose : ceux qui ont recours aux formes directes, exprimant la critique de but en blanc, par des mots étant, par convention, axiologiquement négatifs, et ceux qui usent de l'insinuation, c'est-à-dire, ceux qui disent à demi-mot ce que l'énonciateur feint de ne pas dire.

### 2.1. Les ethno-dysphémismes

Il suffit de lire un tant soit peu les posts des supporters pour voir que les dysphémismes ethnotypiques directs sont beaucoup moins fréquents que les ethno-dysphémismes insinuants. Cela s'explique probablement par le fait que la verbalisation des réactions négatives suit certaines normes sociales en vigueur à un moment donné, lesquelles décident en quelque sorte ce qui se dit et ce qui ne se dit pas. C'est pour cela que les posts tels que (1) sont assez rares, si tant est qu'ils ne sont vite supprimés par les modérateurs :

- (1) J'espère que Laurent Blanc ne constituera qu'une équipe de BLANCS et SUEDOIS bien élevés, parce que la merde vient tout le temps des blacks en EDF y'en a marre putain

*posté par Doofy*

On voit plus souvent des propos qui suggèrent plutôt qu'ils ne disent, combien le mal de l'Équipe de France (désormais EDF) vient des joueurs issus de la diversité. En cas de défaite, ceux-ci, même s'ils sont nés en France comme Samir Nasri, ne sont pas considérés comme faisant partie de la nation française :

- (2) [...] Il s'en tape de nous et d'la France, il n'est pas Français il est SAMIR NASRI, donc qu'il aille jouer dans sa chambre nous on veut plus l'voir!!!! Quel foutage de gueule!!!!!!!

*posté par Mounir Harbi*

Nous voyons qu'indépendamment des moyens linguistiques employés, les dysphémismes ethnotypiques montrent combien le discours joue dans le processus d'inclusion et d'exclusion sociale un rôle majeur et qu'il est le lieu de production d'une discrimination de type racial.

## 2.2. Les socio-dysphémismes

Ici la tendance est inverse. Les dysphémismes sociotypiques directs prennent le pas sur les socio-dysphémismes insinuants. Le plus souvent, on rencontre des posts contenant des termes qui connotent la banlieue, la délinquance des cités, tels que *kāïra* ou *caïd*, comme par exemple dans :

- (3) [...] Tu dézingues, tu méprises, tu joues les caïds et surtout... t'assumes pas !  
Oust du balai Nasri et ta bande de pôtes qui ne valent pas mieux que toi.  
*posté par Serge Quemener*

- (4) faut prendre des joueurs éduqués, pas des kāïra genre nasri, ben arfa... [...] *posté par jahcob78*

Mais les socio-dysphémismes insinuants ne sont pas absents. En voilà un exemple intéressant :

- (5) Sarko on a besoin de toi et de ton karcher *posté par tomcris*

On sait que l'ex-président Sarkozy, dont la façon directe de s'exprimer est bien connue (« casse-toi, pauv'con »), a promis de « nettoyer au Karcher la cité », l'allusion au *karcher* suggère donc de façon humoristique que l'ÉDF est pleine de « racailles de cité ».

## 2.3. Les onto-dysphémismes

Du point de vue quantitatif, les dysphémismes ontotypiques ne se rangent en fait d'aucun côté : il n'y a pas de différence entre les onto-dysphémismes directs et les insinuants, ce qui est peut-être dû au fait que cette catégorie n'a pas de portée idéologique. L'énonciateur ne se verra donc pas accusé de racisme et d'autres « *-ismes* », car comme l'indique L. Rosier (2004 : 40) :

Sémantiquement, il [l'ontotype] apparaît aux locuteurs comme beaucoup plus faiblement marqué du sceau des idéologies historiques (les *-ismes*) que les ethnotypes et sociotypes [...]. L'ontotype est relativement rare dans les représentations communes : généralement, ni la doxa ni la Loi ne tiennent pour insultes cette espèce d'axiologiques.

Les défaites des Bleus provoquent l'apparition de différents types d'onto-dysphémismes. Le plus souvent, les joueurs sont réduits à des individus cupides par excellence, comme dans l'exemple n° 6 :

- (6) une équipe composée de joueurs exclusivement de l1 se serait mieux battu qu eux j suis sur va au psg nasri t es qu une tirelire tu amasse la tune c est tout , a pas de coeur *posté par shony*

Nous voyons que l'effet dysphémique est renforcé par la métaphore de la tirelire, mais aussi par l'emploi du « ne ... que » qui réduit grammaticalement Nasri à l'un de ses prédicats, en l'occurrence, la cupidité.

L'autre ontotype fréquent servant de base aux dysphémismes est celui d'« idiot ». Parmi les onto-dysphémismes réduisant les joueurs de l'ÉDF à ce trait unique on trouve différents mots axiologiquement négatifs, tels que *con*, qui est fréquemment utilisé :

- (7) Sincèrement je pense avoir déceler le véritable problème de l'équipe de France. Bien sûr les Escalettes, Domenech et cie ont leur part de responsabilité mais le plus grave problème est le niveau anormalement élevé de crétinerie des joueurs. Ca reste un sport collectif et stratégique, comment faire une bonne équipe avec des types aussi bêtes à manger du foin ? Quant t'as un con, 2 cons voire 3 cons et un bon entraîneur, ça va tu peux le noyer dans la masse comme Ribéry au Bayern ou Evra à Manchester. Mais quand tu mets dans la même équipe une flopée de cons : Evra - Abidal - Gallas - Anelka ou Ribéry (le roi des cons) ça devient difficile. Et ça ne s'arrange pas quand les (auto-proclamés) cadres sensés remettre de l'ordre sont justement ces mêmes cons !!!

*posté par Rhadamanthe*

Un exemple un peu plus délicat, car insinuant, est offert par le post n° 8 où l'auteur suggère de façon sarcastique que les joueurs de l'équipe nationale (en l'occurrence Samir Nasri et Patrice Évra) sont privés de cerveaux :

- (8) Réfléchir Nasri ? Mais avec quoi ? C'est comme si on disait que Evra a attrapé un rhume de cerveau ?

*posté par Daniel Marx*

#### 2.4. Les « mélanges »

Bien évidemment, ces trois catégories de stéréotypes peuvent se superposer dans un même énoncé. Pour des impératifs de place, nous n'en citerons que quelques-uns. Comme on peut s'en douter, le discours des supporters français visant l'ÉDF est aussi un reflet de la société et de ses problèmes actuels, il active donc à la fois, en les mêlant, les ethno- et sociotypes. Les populations qui peuplent les banlieues des grandes villes françaises sont d'origines diverses, principalement issues du Maghreb et de l'Afrique subsaharienne coloniale ; on assimile donc souvent la « racaille » banlieusarde, qui relève du sociétal, à l'origine ethnique, comme si *racaille* impliquait *noir* ou *arabe* et à l'inverse :

- (9) Le problème dans cette équipe c'est que les blancs subissent la discrimination. Les racailles banlieusards sont majoritaires et font des misères aux Gourcuff, LLoris, Toulalan...

*posté par mouss-tique*

Dans cet exemple on a affaire à des dysphémismes directs : on parle ouvertement de la discrimination des blancs en attribuant la faute à la *racaille*, mot aux connotations sociales négatives, mais dont la péjoration est due aussi, dans ce cas-là, au contexte. On ne doit pas oublier, comme le dit encore L. Rosier, que « L'insulte n'est pas un mot de la langue, mais un mot du discours » (2006 : 87), si donc le mot *racaille* est employé par les membres d'une bande criminelle, il ne suppose pas de mépris, ni d'exclusion. De même pour le vocable *con* qui ne doit pas forcément être interprété comme dysphémique : dans certaines situations, ce terme (surtout quand il est accompagné de *petit*) perd sa charge violente au bénéfice d'une connivence affectueuse. C'est ce que Lagorgette et Larrivée appellent *des emplois de solidarité des axiologiques négatifs conventionnels* (2004 : 83-84) :

[...] il est indéniable que certaines insultes ne visent pas à accomplir l'acte d'insulter mais bien au contraire servent à marquer la solidarité dans un groupe de pairs.

Pour ce qui est de la superposition des socio- et onto-dysphémismes, parmi ces derniers figure surtout l'ontotype 'idiot', croisé avec le sociotype 'racaille' :

(10) Ane Neuneu Ecervelé Lobotomisé Kéké Abruti...et cela gagne des millions...vive notre société !!!

*posté par cocokim*

Ce post est l'un des exemples les plus dysphémiques de notre corpus ; outre le fait de s'appuyer sur deux stéréotypes en même temps, son auteur use d'au moins quatre procédés dysphémiques différents, à savoir : 1. il fait du nom du joueur français Nicolas ANELKA un acronyme dont il invente un développement insultant ; 2. il crée ce que l'on pourrait rapprocher de l'*enchaînement axiologique* dont parlent Lagorgette & Larrivée (2004 : 88, p. ex. *Putain de bordel de merde d'imbécile !*) et cette accumulation d'axiologiques négatifs a une valeur sans doute intensifiante ; 3. il emploie le pronom démonstratif *cela* pour renvoyer à un être humain, ce qui pourrait être interprété comme ayant pour but d'exprimer la tendresse, l'admiration ou encore la pitié, mais ici le contexte favorise évidemment l'interprétation péjorative avec valeur de mépris ; et 4. il finit son court post par l'exclamation ironique *vive notre société* qui exprime le contraire de ce qu'il pense.

### **Conclusion**

En conclusion, quel que soit le procédé dysphémique employé, il s'agit de constater que celui-ci a toujours le même objectif, à savoir, créer et exprimer la

distance, mais aussi la dominance par rapport à l'Autre. Il faut par ailleurs souligner que la constitution d'une catégorie nommée « eux », a pour effet de « produire dialectiquement une catégorie complémentaire, qui est effacée en discours » (Dufour, 2007 : 347). Cette catégorie complémentaire dans le cas analysé, serait les supporteurs, dotés de propriétés contraires, effacés du discours, mais « néanmoins organisateur[s] de ce discours » (*idem*).

### **Bibliographie**

- BURRIDGE Kate (1996), « Political correctness: euphemisms with attitude », *English Today* 47, 12/3, p. 42-43, 49.
- CRESPO FERNÁNDEZ Eliecer (2007), *El eufemismo y el disfemismo. Procesos de manipulación del tabú en el lenguaje literario inglés*, Alicante, Publicaciones de la Universidad de Alicante.
- LAFONT Robert (1978), *Le travail et la langue*, Paris, Flammarion.
- BRÈS Jacques (1993), *Récit oral et production d'identité sociale*, Université de Montpellier, Praxiling.
- ERNOTTE Philippe, ROSIER Laurence (2004), « L'ontotype : une sous-catégorie pertinente pour classer les insultes ? », *Langue française* 144, p. 35-48.
- ROSIER Laurence (2006), *Petit traité de l'insulte*, Loverval, Éditions Labor.
- LAGORGETTE Dominique, LARRIVÉE Pierre (2004), « Interprétation des insultes et relations de solidarité », *Langue française* 144, p. 83-103.
- DUFOUR Françoise (2007), *Des rhétoriques coloniales à celles du développement. Archéologie discursive d'une dominance*, Thèse de doctorat soutenue à l'université Paul-Valéry Montpellier 3.

---

AGNIESZKA KONOWSKA

Université de Łódź  
Courriel : ages@wp.pl